

Chapitre trois

En mer.

Il était déjà tard dans l'après midi quand le Sainte Euphémie arriva en vue de Caorle, avec les ruines de ses villas romaines alignées le long des plages et bien visibles sur le fond de la forêt qui arrivait presque jusqu'à le rivage. Dès qu'il était sorti du port, un fort vent d'est avait rempli sa grande voile carrée. Les marins avaient hissé aussi la petite voile de poupe, et le bateau large et arrondi comme il l'était, avec ses hauts bords et ses deux châteaux de poupe et de proue bien droits sur l'eau, ressemblait vraiment à un entrepôts flottant, comme l'avait pensé Barozzo dès qu'il l'avait vu la première fois. Sa vitesse n'était pas très grande ; cependant l'embarcation avançait sûre et à un bon rythme constant, la proue suivant le lent mouvement ascendant et descendant de la houle longue et tranquille de la mer.

De grands nuages blancs fermaient l'horizon du côté du levant et vers le large. Le timonier, qui n'était pas encore bien habitué à ce nouveau gouvernail, peinait un peu à déplacer la longue barre pour tenir le bateau sur la bonne route : le courant de travers de l'Adriatique tendait en fait, à faire dériver le Sainte Euphémie vers la terre. A côté de lui le navigateur, debout, face à un petit socle qui soutenait la boussole, consultait sans arrêt, tout affairé, des parchemins appuyés sur une tablette, regardait la côte et lui donnait de brèves indications.

Le patron sortit du logement où il s'était reposé un bon moment des fatigues d'un réveil aux aurores, il s'étira, remit de l'ordre dans ses vêtements avec ses mains et leva les yeux vers le château.

« Vous ne vous êtes pas encore fait remplacés, vous deux ! Vous êtes là-haut depuis ce matin ; vous devez être fatigués ! »

Le navigateur leva juste un instant la tête et continuant à tenir ostensiblement un doigt pointé sur certains signes d'un parchemin qu'il tenait par dessus les autres, il dit rapidement : « Patron, par qui on se fait remplacer ? Il n'y a personne à bord qui ait un peu d'expérience. Et puis ce sont des innovations qu'il faut suivre avec la plus grande attention pour les maîtriser. C'est comme ça qu'on devient expert et qu'on crée un nouveau métier. »

« Et qu'on jette à la mer l'expérience de siècles... » ajouta le patron avec une fausse gaîté.

A côté, il y avait le maître d'équipage qui, à la sortie de Barozzo, acquiesça avec un sourire amer. Alors le patron s'adressa à lui : « Bellato, qu'est-ce que dit le vent ? »

Le vieux marin, flaira l'air avec attention à bâbord et à tribord et répondit : « Beau temps, beau temps ! Pour aujourd'hui et pour demain. »

« Et quels sont tes instruments ? »

« Les yeux, le nez, et les mains m'ont toujours suffi jusqu'ici. » Il jeta un coup d'œil moqueur mais plein d'appréhension aussi vers Mairano et il ajouta : « mais je crains de devoir les mettre au repos après tant d'années et de me contenter de regarder les bateaux qui partent et qui arrivent. »

La petite porte de poupe s'ouvrit et un à un – vraiment comme les Rois Mages, pensa le patron – les trois marchands sortirent en procession, en bavardant. Comme tout se passait normalement, le patron décida d'aller à leur rencontre. Il fit attention en descendant par l'échelle de poupe car deux garçons étaient entrain de s'y dépêcher en faisant la course. Les mousses étaient les seuls à s'agiter un peu trop ; ils couraient d'un groupe de marins à un autre pour porter des instruments ou les aider. Attentif à ne pas troubler l'atmosphère de cordialité qui s'était établie entre lui et les marchands, il les appela feignant d'être gai.

« Vous êtes bien installés ? Contents du logement ? »

« Certainement. D'ailleurs nous voulions vous remercier de votre obligeance envers nous. »

C'était De Simone qui avait parlé, le plus difficile des trois. Mais Valier aussi avait acquiescé de la tête.

« C'est mon devoir, c'est mon devoir. Venez plutôt un peu vers la proue, on va s'installer quelque part pour parler en paix de nos affaires. »

Les trois hommes le suivirent le long du pont et allèrent s'asseoir sur des banquettes qu'un marin venait vite d'apporter sur un signe du patron.

Barozzo commença avec prudence : « D'après ce que j'ai compris à Venise, le voyage de retour de notre bateau ne semble pas vous intéresser. C'est bien ça ? » « Vous avez bien compris patron. Il ne nous intéresse pas » répondit le premier, Trevisan « C'est mon dernier voyage. Une fois à Corfou, je vends ma marchandise, je m'arrête là un peu pour liquider certaines petites affaires et puis je retourne à la maison... »

Il se tourna ensuite vers les deux autres : « Maintenant, à vous, dites-lui... »

Ce fut Simone qui répondit : « Nous deux au contraire... » Et il montra d'un geste de la main Valier, « nous descendons de ce bateau, nous prenons nos affaires et nous embarquons sur la 'tareta' que vous aussi, vous allez rencontrer à Corfou. Notre but, c'est le port de Saint Jean d'Acre.

D'un geste qui lui était habituel, Barozzo se gratta la tête et commença en hésitant.

« Vous voyez, ni l'armateur, ni les deux ou trois membres de la 'colleganza' ne m'ont rien dit. Je livre le fer au marchand que vous savez – c'est lui qui après en assumera le risque et la responsabilité de le porter là où il veut, peut-être même à Alexandrie et avec quel bateau, je ne veux même pas le savoir – Je charge la cargaison de cuivre, de sucre et de vin que m'apportera la 'tareta' et je retourne à Venise. Maintenant si c'est la cargaison qui m'a été confiée par la 'colleganza' comment je fais pour calculer votre profit sur la marchandise

vendue à Corfou et sur celle que je rapporterai ensuite pour la vendre au Rialto ? Et votre participation aux coûts ? De combien sera-t-elle ? »

Valier le regarda longuement de ses yeux étrécis comme s'il était en train de se demander si Barozzo il était crédible ou si au contraire il essayait de brouiller les cartes et sur l'ordre de qui.

« Je m'étonne que le marchand Delle Barba ne vous l'ait pas dit. Bien sur, nous avons signé le contrat avec la colleganza dans son bureau. Et que nous n'étions intéressés que par la cargaison de l'aller - charges et profits – c'était bien au clair. »

Barozzo sembla perplexe.

« Alors, ou je deviens vieux ou les nouveaux contrats sont tellement compliqués et pleins de clauses et de codicilles que je n'arrive plus à les comprendre. Et dire que Della Barba m'avait bien donné tous les papiers à lire ! Bénis les temps où, je ne dis pas une poignée de mains, mais deux lignes claires entre honnêtes gens suffisaient ! »

« Mais est-ce qu'ils ont bien existés ces temps là ? »

C'était Trevisan qui avait laissé échapper avec un sourire débonnaire cette observation. Mais voyant que le patron se raidissait, il se dépêcha de se corriger.

« Je le sais, je le sais. Autrefois tout était différent et les temps présents sont les pires que nous n'ayons jamais eus. Mais je vous demande de nous croire sur parole. Vous pourrez toujours vérifier à Venise. »

« Mais qui parle de ne pas vous croire ? » Barozzo avait déjà le visage tout rouge. Alors pour faire un peu diversion à ce sujet qui évidemment le choquait, Di Simone pensa vite à quelque chose qui pourrait le distraire.

« Ecoutez, patron, laissez tomber une minute les contrats et tous les papiers. Regardez plutôt vers la côte. Vous ne trouvez pas que le Sainte Euphémie va un peu trop doucement alors que c'est seulement son premier voyage ? Est-ce que son fond ne serait pas déjà plein de barbe ? Ou alors une petite brèche cachée ? »

« Mais qu'est-ce que vous allez penser, marchand ! Je vous l'ai déjà dit. L'avantage de ce navire ce n'est pas la vitesse. »

« Et c'est quoi alors ? » demanda Di Simone, content d'avoir atteint son but. Barozzo qui d'abord avait répondu d'instinct, vit l'expression satisfaite que son interlocuteur avait cachée trop tard et il se mit à rire.

« Maintenant je comprends ! Vous avez voulu me faire changer de sujet. Et moi je suis tombé dans le panneau comme un idiot ! Et ça va. Et pourquoi après tout devrais-je me mettre tellement en colère et être là à discuter avec vous d'honnêteté, de contrats et autres choses alors que pour moi aussi c'est mon dernier voyage ? Vous vous arrangerez avec Della Barba à votre retour. C'est que j'avais des habitudes... Et c'est dur de les abandonner. »

Ayant dit, il se pencha vers Di Simone comme s'il voulait lui tirer sa révérence.

« Mais vous savez vous y prendre pour donner du mou à la ligne et faire courir le poisson ! De toute façon, pour reprendre notre propos d'avant, dès que j'aurai arrêté mon métier de patron, je vendrai des cogghe ! Il faut changer les voiles latines dès que le vent change et il faut faire tourner la vergue autour du mât pour la prendre. Cela veut dire beaucoup de marins à la manœuvre avec de l'expérience et le coup d'œil. Et ils coûtent cher. La voile carrée au contraire, elle est là, toute belle, toute seule et il suffit de tirer deux cordages pour l'orienter. Vous êtes content maintenant, monsieur l'inquisiteur malin ? »

Valier pensif, intervint : « Et ceci veut dire une belle économie... »

« C'est sûr ! Les dépenses pour cet équipage sont beaucoup moins importantes. Mais ce n'est pas tout. Moins d'hommes embarqués cela veut dire plus d'espace pour la cargaison... Et ça, il faut le reconnaître, c'est une belle amélioration. Mais... »

Barozzo s'interrompit ; une sorte de moue amère commençait à se dessiner sur son visage.

« Je sais déjà ce que vous voulez dire » intervint Trevisan qui jusqu'alors l'avait suivi en grand silence. « Ce ne sera plus comme autrefois... »

« C'est ce qui m'inquiète ! » s'exclama avec fougue le patron reconnaissant envers le marchand de l'avoir compris. « La cogghe, c'est sûrement le bateau de l'avenir. D'accord. Mais y aura-t-il encore une place sur le pont pour quelqu'un comme moi ? Le rapport avec les marins est déjà entrain de changer parce que maintenant ils ne sont plus intéressés par le bon déroulement du voyage, mais... » et ici il baissa la voix parce qu'il savait bien qu'il y avait beaucoup d'oreilles sur le pont, « c'est une main d'œuvre qui n'a plus besoin d'un long apprentissage et qu'on peut trouver dans n'importe quel port lointain. Et puis toutes ces diableries nouvelles... » et il regarda vers le navigateur, toujours en haut du château de poupe, courbé sur ses instruments et ses cartes, « qui rendent inutile une grande partie de mon expérience. Ce sont des bateaux comme celui-ci - même si peu de gens s'en sont aperçus jusqu'à maintenant - qui sont entrain de faire disparaître sous nos yeux la vieille figure du patron. En fait qui voit-on de plus en plus souvent à la tête des bateaux ? Des employés, payés par l'armateur et les agents maritimes. Oh, ce changement vous concerne vous tous aussi » et il embrassa d'un geste de la main les trois hommes. « Il commence à ne plus même y avoir de marchands à bord sur les bateaux. Vous le savez mieux que moi : les 'procertantes' sont entrain de disparaître. Beaucoup changent de métier ; quelques-uns résistent et se transforment en 'stantes'. Ils envoient leurs propres agents dans les ports d'outremer et eux restent à faire du commerce à Rialto. Ainsi les petits marchands comme moi et aussi comme vous, on se retrouvera d'ici peu hors circuit. C'est tout un monde qui meurt. Je ne sais s'il est pire ou meilleur que celui qui arrive. Je sais seulement que moi dans celui-là je ne m'y retrouve pas. »

Le premier à rompre le silence qui suivit la déclaration de Barozzo fut Valier : « Allons, vous exagérez ! C'est sans doute comme vous dites ; mais

rappelez-vous que les vénitiens disent depuis toujours : il ne neige jamais tant que le soleil ne se découvre pas. » Et c'est pour ça que la situation ne me paraît aussi catastrophique que vous le dites. Au moins pour nous. Tout s'arrangera. Les innovations amènent toujours à des exagérations. A certains moments tout le monde se précipite pour tout envoyer promener. Et puis après le bon sens et l'intérêt reprennent le dessus. »

Le marchand esquissa un sourire et conclut, essayant inopinément de le consoler : « On aura toujours besoin d'un homme comme vous. »

Andrea Di Simone se sentit obligé d'ajouter : « Et puis il n'y a pas que les cogghes. Il y a d'autres bateaux. Prenez les galères, par exemple. Voilà des bateaux qui ont besoin de bons capitaines. »

Trevisan avait pris un air distant et dès les premiers mots, il avait eu l'air peu convaincu par ce que venaient de dire les deux autres.

« C'est sûr que si j'étais un gros marchand je ne confierais pas ma marchandise à un simple salarié. Mais le problème n'est pas là. Ce qui est le plus lourd pour nous aujourd'hui, ce n'est pas le risque de rester sans travail mais les règles de plus en plus vexatoires et les contrôles insensés qu'on fait peser sur nous. »

Barozzo l'interrompit en secouant la tête.

« Je vous remercie tous les trois pour vos bonnes paroles de réconfort. Mais – ne le prenez pas mal – j'ai peur que vous ne vouliez pas regarder la réalité en face. Il n'y a que vous qui vous en êtes approché... » et il montra Trevisan de la main. « Le vrai problème c'est qu'on est en train d'étouffer par tous les moyens la liberté de chacun d'entre nous... »

Il resta un instant en suspens, ne sachant s'il devait poursuivre ou non ; il les regarda à la dérobée tout en se demandant si, à Venise il n'y avait que lui et quelques autres qui avaient compris la situation, puis il décida de prendre le risque et à voix basse il confia : « Je parlerai clairement, même si c'est dangereux par ces temps : on est en train de réduire notre ville à une prison. Et c'est le moment de faire quelque chose. »

Sur leurs visages, il ne remarqua aucune réaction appréciable. Plutôt une expression de surprise. Alors il pensa qu'il fallait continuer : « Prenez par exemple les frêts. Ils ne sont pas fixés par concurrence entre les armateurs mais par notre Sénat. Et qui dicte la loi au Sénat ? Les grandes familles, c'est-à-dire les gros armateurs et les marchands les plus puissants. Et ceux-là veulent des serviteurs fidèles et pas des gens qui pensent avec leur tête. Donc vous voyez bien que pour des patrons comme moi il n'y aura plus de place d'ici peu sur aucun bateau. A moins que... » et il fit une pause, en les regardant un à un dans les yeux. Puis il se décida « ... à moins qu'on renverse toutes ces nouvelles dispositions amenées par Gradenigo et ceux qui l'ont élu et que nous revenions à nos anciennes libertés. D'autre part, si nous ne faisons rien, même pour vous, mes pauvres petits marchands, il n'y aura pas de beaux lendemains. Vous aussi vous êtes destinés à disparaître. Mais vous rendez-vous compte que d'ici peu

votre façon de commercer ne pourra plus rivaliser avec celle des grandes maisons ? Et alors, qu'est-ce que vous ferez vous trois ? Allez, essayez de me répondre. »

Barozzo avait le visage de quelqu'un qui savait qu'il venait de dire des choses importantes. Et heureusement l'écrivain n'était pas dans le coin. Mais, Seigneur, il fallait bien commencer par quelque part et par quelqu'un ! Si ceux-là allaient raconter partout ce qu'il pensait, patience. On ne pouvait quand même pas toujours se taire et si l'affaire ne se divulguait pas parmi les petits commerçants, avec qui pourrait-on jamais changer les choses ?

Valier, le premier rompit le silence qui était tombé sur le groupe. Il le fit comme quelqu'un qui veut se dépêcher d'expédier une tâche pas très agréable.

« C'est même plus que juste ce que vous dites, patron. Il n'y a plus la loyauté d'autrefois et on a du mal à faire son métier librement. C'est vrai aussi que l'époque de l'âge d'or est terminée. Mais on peut encore faire quelque chose en cherchant dans la mouvance du grand commerce. Une petite affaire ici, une autre là... » et il regarda les trois hommes cherchant leur approbation « nous sommes des petits et nous devons avoir le courage de le reconnaître. Désormais ma maison ne participera plus au Grand Conseil. D'ailleurs mon fils a bien démarré dans le métier qu'il a choisi. »

Il regarda Barozzo comme pour s'excuser et conclut : « J'ai fini de construire l'année dernière mon petit hôtel particulier, modeste mais bien suffisant pour nous ; alors pourquoi se faire tant de mauvais sang ? On va continuer comme ça. Mon père se plaignait déjà des innovations. Elles existaient aussi de son temps. Et puis tout doucement il a fait un beau chiffre d'affaires. Et moi aussi, je n'ai pas à me plaindre... »

Barozzo se tourna alors vers Andrea de Simone : « Et vous qu'est-ce que vous en dites ? »

« Il n'y a pas grand-chose à objecter et beaucoup à admettre... » commença avec sa précision habituelle le marchand « ... Je veux dire que, comme vous, je suis convaincu moi aussi, que le rôle du petit marchand va être réduit. Et alors ? » il regarda exprès Valier, « alors j'accepte la réalité. C'est presque certain que ce sera aussi pour moi mon dernier voyage. On m'a déjà fait des offres et je deviendrai probablement agent d'une grosse compagnie marchande à Acre en Syrie Je vais aller m'y installer et qui sait, ce sera peut-être le début de ma fortune ! C'est sûr qu'il me faudra bien tout calculer et tout bien préparer. On n'arrive à rien si on n'est pas capable de s'organiser. Peut-être que c'est ce qui nous a manqué à nous, les petits marchands. Tu es d'accord avec moi Trevisan ? »

« Eh oui ! Plus que d'accord » lui répondit le marchand avec un brin d'amertume. « Moi aussi je suis tenté de tout planter comme vous ; mais plus tard, je ne veux pas faire comme toi. Changer complètement de métier ! Ce serait, selon moi, l'unique solution raisonnable. Je suis poursuivi par les impôts... » et il leva un doigt en l'air fixant Barozzo dans les yeux, « Je vis avec

la peur constante des contrôles et des amendes... Je gagne de moins en moins. Vous avez raison vous, patron : les innovations au lieu de favoriser tout le monde, ne sont utilisées que pour favoriser les grands et détruire les petits. Si on continue comme ça, il n'y aura plus aucune différence entre nous et un de ces marins. Au contraire ils seront mieux, parce qu'ils ont un métier en main et qu'ils trouveront toujours à embarquer. Mais moi, comme vous, tout ce que je sais faire, toute mon expérience deviennent inutiles. Et puis je pense que vous avez aussi raison sur un autre point. Et je le dis, comme vous, avec un peu d'appréhension au fond du cœur. Je m'en suis aperçu, vous savez ! C'est le moment de commencer à réagir. Ce n'est pas juste de se rendre comme ça. Je suis convaincu que si on envoyait promener ceux qui aujourd'hui font tout ce qu'ils veulent au Palais Ducal, je crois qu'il y aurait encore un avenir pour nous ».

Au fur et à mesure que Trevisan exposait ses idées, le visage de Barozzo s'éclairait, et quand il entendit ses conclusions si proches des siennes, il approuva vigoureusement de la main.

« Bien dit, marchand Trevisan ! Il faut mettre la main... »

Heureusement il fut interrompu par un marin qui voulait les clés du magasin pour le maître d'équipage, car c'était déjà l'heure du repas et il fallait sortir les vivres pour les marins.

Barozzo mit sa main dans la grande poche de sa tunique et se tourna vers le marin. Quand il reporta son regard sur les trois hommes, il vit que Valier regardait autour de lui apeuré, et que Di Simone s'était même mis debout et le regardait stupéfait. Il comprit tout de suite qu'il devait remédier au mieux à toutes les imprudences qu'il venait de dire.

« C'est sûr, de la manière qui convient, prévue par la loi, à travers les organismes légitimes de notre Commune... »

Le remède était léger, mais ça pouvait aller. Sa prudence inattendue, de toute façon, ne fut pas telle qu'elle l'empêche de faire un petit sourire d'intelligence à Trevisan qui désormais, il en était sûr, était d'accord non seulement avec ses idées mais aussi avec sa méthode de soins pour les maux de Venise.

Le Sainte Euphémie longeait toujours le rivage qui se profilait sur une forêt profonde qu'on apercevait à trois miles de distance, il arrivait maintenant face à la lagune de Grado. Entre les arbres on voyait briller la coupole du campanile du couvent des Mendiants sur l'île de Saint André. Le vent ne soufflait plus en poupe mais par rafales de trois quart sur la grande voile qui tantôt se dégonflait et claquait contre le mât, tantôt avait l'air de tourner vers la droite, tantôt se tendait tout à coup sous un coup de vent plus fort et plus direct que les autres. Poussé de cette façon, le bateau se couchait sur la vague et puis comme frappé, glissait sur son erre en fouettant l'eau avec force.

Patron Barozzo était sur le château de poupe avec le navigateur. Au gouvernail, il y avait le maître d'équipage qui, après avoir regardé un peu la voile, se tourna et suggéra d'un ton tranquille : « C'est le moment de virer, patron ! Le vent souffle maintenant depuis le nord et avec lui dans le dos, on file tout droit en moins de deux heures à Cittanova. »

« D'accord, Bellato, vire de bord. »

Puis Barozzo leva la voix : « Eh, vous à la voile ! On vire ! Larguez un peu la grande voile à bâbord et serrez-la de l'autre côté. Attention au coup qu'elle donnera quand elle se prendra le garbin (vent du SW) en plein dans le cul ! Lofez la latine pour qu'elle ne tourne pas sur le pont et aille frapper la caboche de l'un de vous. »

Il fut rapidement obéi et le bateau en se balançant fortement, tourna lentement, proue avant. Des jets d'eau montèrent jusque sur le pont pendant que les voiles claquaient en prenant le nouveau vent.

« Patron ! Pourquoi est-ce qu'on a viré comme ça ? » demanda à haute voix un des marchands sorti tout à coup du château de poupe « Tous nos bagages ont rouspété et essayé de se déplacer. »

« Ne craignez rien ! C'est le vent notre patron. Ce bateau ne sait pas louvoyer. Alors il faut toujours se le prendre par derrière ! » Et il rit content d'avoir dit une vulgarité pour la seconde fois.

Quand il vit ensuite que c'était Trevisan qui était sorti affolé, il se hâta d'ajouter : « Venez, venez ici pour que je vous informe comme il faut ! »

Dès que le marchand fut sur le pont, il commença à mi voix : « Dans ces parages, tout le monde le sait, le vent prend en enfilade le golfe de Trieste et souffle vers l'Istrie, c'est-à-dire sur notre route. Il suffit de le prendre en poupe... »

Il baissa la voix et se pencha sur Trevisan qui, en l'écoutant regardait la terre s'éloigner, et il ajouta à l'improviste : « On se voit ce soir ici sur le pont, pendant le premier tour de garde et on parle un peu ? »

Le marchand eut un petit mouvement de surprise, donna un coup d'œil de biais au timonier et au navigateur, regarda à nouveau au loin et à voix basse chuchota : « D'accord... »

Juste à ce moment arriva de droite une voix complètement paniquée.

« On ne voit plus terre ! »

C'était un des trois garçons à bord qui faisait son premier voyage.

Les yeux écarquillés, il s'était mis à regarder en long et en large tout autour du bateau comme s'il pouvait récupérer quelque part à l'horizon un petit bout de terre.

Barozzo commença par s'adresser à lui en riant : « Viens ici, gamin ! »

Mais quand il vit que le jeune s'était approché du bastingage et se penchait dangereusement à l'extérieur, il se tourna vers le maître d'équipage et lui demanda rapidement : « Va le chercher, qu'il ne finisse pas dans l'eau ! »

Dès que le marin l'eût attrapé et ramené presque à bout de bras sur le château, il l'interpella violemment.

« Qu'est-ce qu'il te prend ? Tu ne sais pas que les bateaux sont faits pour aller en mer ? Ou tu es devenu fou par hasard ? »

« Mais je... On ne voit plus la terre... C'est la première fois que je... » bredouilla le garçon.

« Tu ne sais pas » poursuivit le patron plus calme « que le bateau est bien plus en danger s'il navigue près de la côte ? Que les courants et le vent risquent de le pousser sur la plage et qu'il peut se fracasser sur les rochers ? Et les bas-fonds ? Tu ne sais pas que depuis toujours les marins ont bien plus peur de la terre que de la mer ? »

Le mousse se calmait déjà parce qu'il sentait aussi un vrai souci et même de l'affection derrière les reproches apparemment durs du patron.

« Un autre l'aurait mangé tout cru... » commenta Trevisan en s'adressant à Di Simone.

« C'est sûr. »

« Mais comment on fait pour savoir où on est ? » demanda le garçon.

Barozzo regarda le navigateur : « Mais où l'as-tu trouvé ? et ébouriffant de la main ses cheveux déjà tout emmêlés, il demanda au mousse : « Tu n'as jamais entendu parler des étoiles, Du soleil ? Avec un minimum d'expérience, un marin sait s'orienter partout et sait où il se trouve même au milieu de la mer. Tu dois l'apprendre rapidement toi aussi... »

Le navigateur se senti obligé d'intervenir : « Ce n'est pas si facile... » Il reçut un méchant coup d'œil du patron qui dut continuer tout de suite pour ne pas faire naître de nouveaux doutes dans la tête du garçon.

« Et puis maintenant, il y a la nouvelle boussole, la... comment elle s'appelle ? »

Vite le navigateur suggéra : « La rose des vents. »

« Ah oui, la rose des vents, et puis... – comment donc – les tables de Martelloio. Avec ces cartes on ne se trompe jamais et on va partout direct, les doigts dans le nez. Donne-m'en une, navigateur, pour la montrer à ce jeune marin. »

Le navigateur, loin de se rendre compte du ton ironique du patron, tout content même, bien qu'un peu surpris par son intérêt, se tourna vers une petite planche installée près du support de la boussole et, d'une main sûre, en choisit une parmi les différents parchemins, la libéra des liens qui la tenaient enroulée et la tendit au patron.

« Donc, regarde... Approche-toi... » l'exhorta Barozzo pendant qu'il déroulait la carte, « Ici est dessiné... Non, je ne suis pas habitué à ce type de cartes ; Qu'est-ce que c'est cette ligne, navigateur ? »

« La côte d'Istrie. »

« Ah, oui ! C'est la côte qui est en face de nous et voici la mer où nous nous trouvons. »

Curieux, les trois marchands s'étaient approchés pour jeter un coup d'œil et le navigateur les regarda, un éclair de satisfaction dans les yeux. Seul, le maître d'équipage, derrière le petit groupe essayait de ne pas montrer l'ironie qui affleurait sur son visage. Barozzo chipota encore un peu sur la carte et le rendit au navigateur en bougonnant.

« Continue toi, Romano ; moi ça me fatigue les yeux » et content d'avoir trouvé une échappatoire, il poussa le garçon en avant et s'écarta un peu.

Mairano attaqua d'un ton si didactique que le patron leva les yeux au ciel.

« Ceci est une table de martelage, c'est-à-dire un dessin où il y a tout ce qu'autrefois on trouvait seulement dans la tête des braves marins : la côte, les noms des villes, les distances entre elles, la profondeur de la mer, les écueils... »

« Il ne manque que les sirènes ! » intervint Barozzo en se mettant à rire bruyamment et en cherchant une approbation autour de lui. « Puis sont indiqués les vents et les courants... »

« Et ces petits traits ici, qu'est-ce qu'ils relient entre eux ? » l'interrompit intéressé Trevisan.

« Ils relient les relevés de la boussole. L'unité du trait indique la route. »

« Ah, oui ! On voit tellement bien ! Vous la voyez vous aussi ? » et Barozzo, moqueur se tourna vers les marchands.

Le navigateur reprit patiemment son explication.

« En regardant ce parchemin, en ayant toujours à l'œil les données fournies par la boussole et en calculant la vitesse du bateau, on peut connaître à chaque instant notre position... »

« Et aller tranquille notre chemin – n'est-ce pas navigateur ? – en regardant seulement les cartes ? Quelle grande époque de nouveautés qu'est la nôtre ! N'est-ce pas marchands ? Quelques marins, pas de patron, disparus les 'procertantes' : bientôt le bateau partira tout seul de Venise avec sa grosse voile, à bord il n'y aura que le navigateur et sa boussole et il arrivera direct à Acre. »

Trevisan haussa les épaules et ronchonna, agacé par les sarcasmes du patron.

« Moi, elles me conviendraient assez bien les innovations si les hommes de mer n'en payaient pas les frais. Ce sera dur pour beaucoup de ne plus rien comprendre à la navigation. Mais, c'est peut-être parce que nous tous, petits commerçants et marins, nous sommes nés sous une mauvaise étoile ! »

Pendant que Valier, peu intéressé, suivait la conversation enfermée dans un silence méfiant, Di Simone intervint énervé : « Mais si les choses vont de cette manière, ça veut dire que c'est comme ça qu'elle doivent aller ! S'il n'y a que les gros qui savent profiter des innovations, ça veut dire que les petits en sont incapables. Et c'est inutile de déranger les astres. Chacun d'entre nous sait depuis un bout de temps que Dieu assiste seulement ceux qui méritent son aide. »

« Et bravo à notre futur agent à Acre ! » dit alors Barozzo, furieux « Et si on innovait dans l'art de la politique, pour tenir compagnie au nouvel art de

naviguer ? S'il se pouvait qu'un jour les hommes de mer et ceux des corporations se retrouvent sur la place en face de l'église Saint Marc et... »

Là, il devint muet d'un coup ; il venait de se rendre compte qu'une fois de plus il avait dit quelque chose de trop. Il regarda autour de lui, inquiet, prit un air embarrassé tout en pensant en lui-même : « Quelle tête ils font ! Il y aurait de quoi faire un tableau d'autel. »

Valier le regardait avec haine, comme s'il avait enfin trouvé en lui, l'ennemi de toutes ses propres convictions ; le navigateur restait bouche bée de surprise ; sur le visage de Trevisan flottait un petit sourire de satisfaction ; les yeux du maître d'équipage brillaient parce qu'il était content d'avoir entendu qu'on défendait les marins. Mais le visage le plus digne d'être dépeint était celui de l'écrivain : dans son ricanement et ses yeux mi clos il y avait toute la froide satisfaction de l'espion qui voit ses soupçons se confirmer ; il se réjouissait déjà à l'idée de courir tout raconter à ceux qui l'avaient mis à ce poste et qui le loueraient et le récompenseraient. Le seul à ne pas avoir changé de tête et à ne s'être aperçu de rien était le mousse qui tranquillement avait pris le parchemin et continuait à le tourner dans ses mains, perplexe.

Barozzo comprit qu'il devait essayer de s'en sortir d'une manière ou d'une autre. Dans le silence général il balbutia embarrassé : « Mais oui ! Je voulais dire... si on se mettait à étudier tous ensemble les innovations... Et puis zut... j'en ai ras le bol de ce métier. Voilà ce qu'il en est ! »

Il s'adressa au navigateur « Toi, explique-leur le nouveau type de boussole que nous avons ici à bord et tes autres diableries. »

Il haussa les épaules, recula d'un pas, se retourna et se dirigea vers la poupe. Arrivé près du timonier, il tourna son regard vers la grande voile, feignit de renifler le vent, puis se mit à observer la surface de la mer comme s'il voulait comprendre par sa couleur s'ils étaient à bonne distance de la côte.

Le navigateur, au contraire s'éclaircit la voix, lissa sa tunique, montra de la main le boussole à l'assistance qui s'était tournée vers lui, encore toute remuée de ce qu'elle venait d'entendre, et il recommença : « Comme on le sait depuis longtemps, voici un instrument qui aide toujours à trouver la route à suivre, même la nuit, dans le brouillard et par mauvais temps... »

Barozzo, appuyé à la rambarde de poupe, écoutait le discours de Mairano sans porter trop attention à ce qu'il disait, mais le ton naïvement pédagogique du navigateur lui apportait une sorte de mélancolie. « Comme j'aimerais, moi aussi, pouvoir m'enthousiasmer comme ce gars-là ! » pensait-il en lui-même ; « Comment est-il possible de croire qu'il suffit d'un rien de nouveau pour rendre les gens heureux ? Et ne pas s'apercevoir que ce sont des diableries imaginées pour les pousser à courir et à s'agiter de plus en plus ? La route, on savait la trouver aussi bien il y a trente ans... »

Il se secoua et regarda le maître d'équipage qui, un peu plus loin, se nettoyait les mains avec un chiffon, surveillait les marins affairés sur le pont et écoutait en même temps, sans en avoir l'air, les explications du navigateur.

« N'est-il pas vrai, Bellato, que nous aussi on savait diriger le bateau dans la bonne direction sans rose des vents et même quelquefois sans boussole ? »

« C'est vrai patron ! Nous, on n'avait pas besoin de tant d'instruments ! »

Bien qu'il ait parlé à voix basse, Mairano, qui avait ressenti leur présence dans son dos de manière hostile, se tourna d'un coup et très irrité les apostropha.

« Et vous naviguiez aussi l'hiver ? Et quand il y avait du mauvais temps ? Non ! Car le port de Venise était fermé de septembre à février. Maintenant, c'est à cause de cet attrape-nigaud là et des tables de Martelloio » et il se mit à taper dessus avec sa main « que la navigation est ouverte de janvier jusqu'à la mi novembre et que les galères de commerce font deux voyages par an au lieu d'un. »

Le maître d'équipage par respect envers le navigateur qui était en fin de comptes son supérieur se força à se taire mais on voyait qu'il bouillait. Le patron se sentit alors obligé de répondre à sa place.

« Je crois, mon cher partisan des changements, que ces faits merveilleux que tu nous rapportes, n'incombent pas tant aux innovations qui te passionnent qu'à l'activité des marchands, surtout des plus petits, des plus oubliés, parmi lesquels je m'inscris moi aussi. Comme des petites fourmis, nous avons rassemblé les richesses de tous les endroits possibles, depuis La Tana à Bizerte, nous les avons apportées à Venise et en échange nous avons transporté et vendu en Orient tout ce que l'Occident pouvait offrir. Comme des araignées, nous avons tissé une toile qui a réuni tous les ports et les entrepôts de la moitié du monde connu. Et pas seulement du connu. Car, l'un d'entre nous, Marco Polo... Mais l'histoire tu la connais aussi certainement. En somme il y a plus de deux cents ans que où que tu ailles, tu trouves un marchand vénitien. C'est notre mérite à nous, même si c'est sûr que les astres nous ont aidés. Trevisan pense le contraire... » et il regarda le marchand avec un sourire de sympathie pour l'impliquer dans son propos, puis il reporta son regard sur le navigateur. « Et maintenant tu nous sors que tout le mérite en revient à la rose des vents et à tes cartes. La vérité c'est que maintenant beaucoup font semblant d'oublier tout le travail que nous avons fait. Et qui sont ces gens-là ? » Il fit une pause calculée, « mais tous ceux qui veulent utiliser notre travail et nos connaissances pour nous monter sur le dos et s'emparer de tout notre commerce. »

Il regarda alentour et il eut l'impression que sa petite tirade lui avait reconquis l'estime des trois hommes. Alors il tenta une dernière sortie.

« Mais suffit avec ces discours, autrement... » et là, il ne regarda que Valier avec un éclair de malice, « les marchands recommenceront à s'épouvanter et l'écrivain à se lamenter de ne pas avoir d'ailes pour voler à Venise et tout raconter. »

« En somme, d'après vous, la principale conséquence de ces innovations - intervint immédiatement Di Simone - c'est qu'aujourd'hui les gens qui

naviguent ne connaissent rien de la mer. Ce sont des sacs d'embrouilles et des improvisateurs. Je ne dis pas nous, mais les anciens comment faisaient-ils pour naviguer sans cartes précises et sans instruments ? »

« Et qui vous dit qu'ils n'avaient pas d'instruments ? La pratique et une certaine imagination leur servaient de cartes. Le soleil le jour et les étoiles la nuit les aidaient beaucoup. Et une boussole très simple et pas compliquée comme celle-là les aidait seulement quand le ciel était couvert. Du reste nous aussi jusqu'à il n'y a pas longtemps, on avait pas grand-chose de plus ; et pourtant des tempêtes on en a eu ! »

Il y eut quelques petits rires alentour. Alors le patron, mi irrité et mi amusé se tourna vers le maître d'équipage.

« Bellato, va prendre la sonde ! Je suis sûr que tu l'as emportée avec toi aussi cette fois... »

Tourné vers le groupe réuni autour de lui sur le château de poupe, il s'exclama alors : « C'est beau de naviguer avec la pierre, c'est autre chose qu'avec une aiguille ! »

Le maître d'équipage répondit : « Oui ! Tout de suite ! »

Et il descendit l'échelle du pont, les genoux un peu écartés à cause des douleurs qu'il avait ramassées pendant tant d'années en mer, mais ensuite il parcouru le pont avec une pétulance juvénile, coupant à droite vers son logement

Pendant qu'il l'attendait, Barozzo jeta un coup d'œil satisfait sur le groupe auquel venaient de se joindre deux marins qui n'étaient pas de service.

« Vous allez voir maintenant ! »

Bellato revint du château de proue, courant pieds nus, et tenant à la main un rouleau de cordes fines avec une pierre poreuse en forme de poire à l'extrémité. Dès qu'il fut en haut, encore haletant, après que le patron d'un regard lui en eût donné l'autorisation, il leva et montra le poids au groupe qui attendait.

« Ceci est une sonde. En connaissant le fond de la mer – et là il faut de l'expérience ou que quelqu'un te l'ait appris – avec cette sonde, on peut toujours dire où on est et par quel endroit on doit aller. »

Barozzo l'encouragea.

« Fais voir comment. »

Le maître d'équipage regarda autour de lui, il vit dans un coin près du bastingage, un pot plein de suif qui servait à graisser les amarres, il y plongea la sonde. Puis il la lança loin du bord et laissa courir la cordelette. Quand le poids toucha le fond, il regarda une marque sur la corde de chanvre et vite il la retira. Il la tint un peu dans sa main, la retournant entre ses doigts, puis il leva les yeux sur le petit groupe qui attendait plein de curiosité.

« Ici on a une profondeur de vingt deux bras et sur le fond, il y a du sable gris clair. »

Il regarda un instant le soleil.

« Nous sommes la proue à un quart est. Donc on est déjà en face de Pirano et à la moitié du Golfe de Trieste. »

« Et pour aller à Pola, quelle route faut-il prendre ? » demanda d'un ton plutôt sceptique Di Simone.

« Il faudra continuer cette route jusqu'à ce que la sonde signale trente brasses. »

Bellato ferma les yeux s'efforçant de se souvenir. « Ensuite tu tournes au ponant et tu avances jusqu'au moment où la sonde ne touche plus. Alors tu dois pointer sur un point à mi chemin entre ponant et midi, jusqu'à ce que la pierre ne ramasse plus de boue ; alors tu seras devant Pola. Vire le bateau au levant et tu te trouveras en face du port » Et il ouvrit les yeux satisfait.

Le navigateur hochait la tête et Di Simone et Trevisan semblaient sincèrement surpris et admiratifs. Barozzo de son côté était presque ému. « Bravo » dit-il et il lui donna une grande tape dans le dos. Puis il se tourna tout excité vers les autres : « Vous voyez, ce n'est pas qu'on veuille nier toute valeur aux innovations ; c'est qu'elles ne sont pas toujours nécessaires. Et même quelquefois, elles font plus de dégâts que de bien. Vous me direz... » et il regarda le navigateur « qu'avec les nouvelles cartes nautiques, cet objet- là et les cogghes, davantage de marchandises arriveront au Rialto. »

« Et ce n'est pas une bonne chose ? » demanda Valier, agressif.

« Mais j'ai bien vu les entrepôts pleins de marchandises invendues ! Et combien y a-t-il de braves marins qui attendent un recrutement sur le quai ? Ne me faites plus rien dire... Allons travailler, c'est mieux. » Et il alla à l'échelle pendant que le petit groupe se dispersait, les marchands se mirent à parler à voix basse et le navigateur se pencha à nouveau sur ses instruments.

« A combien on avance ? » demanda Barozzo au maître d'équipage. Ils étaient appuyés tous les deux au bastingage de bâbord et regardaient l'eau vert émeraude qui battait doucement la proue de petits clapotis et ruisselait le long du bateau. La voile était bien tendue sur le mât et grinçait à chaque coup de vent un peu fort. L'air vif glissait sur le visage. Tout alentour régnait une grande paix et un bon parfum de mer.

« Je dirais à cinq miles . On va assez vite, non ? »

« Même trop vite. Si le vent dure comme ça, demain matin on est à Trau ; Et après demain soir on entrera à Curzola. Je ne croyais pas que ce gros bateau pouvait courir comme ça. »

« Il court trop encore ! » commenta le maître d'équipage.

C'était le second jour de navigation. Tout s'était bien passé jusque là. Bon vent, mer calme, équipage rapide et efficace, y compris les nouveaux. Le navigateur, malgré toutes les lubies qu'il avait dans la tête, continuait à connaître son métier.

« Pourquoi encore trop ? » Demanda surpris, Barozzo.

« Parce que, patron, si on arrive dans deux jours à Curzola, on va rencontrer la muda, le convoi de printemps qui revient et on va se trouver au port avec les marins des galées. Ils sont tous à moitié pirates et bagarreurs... Et puis, à dire la vérité, plus vite on va, plus vite on rentre à Venise. Et plus vite je me trouverai à terre. »

« Eh oui, j'oubliais que c'était aussi ton dernier voyage. Et je vais même te dire que je te croyais mis en réserve. Comment donc as-tu accepté de réembarquer ? J'ai été étonné de te voir au bureau de recrutement. Et puis après je n'ai pas trouvé le temps de te le demander. »

« Que voulez-vous, patron. Cet hiver j'ai contracté une dette pour ma famille et alors... avec l'avance que vous m'avez donnée, je l'ai honorée. Avec les sous de cette dernière paye, je vais essayer d'aider mon fils à finir de payer le bateau qu'il s'est acheté. Il est pêcheur, vous savez, et il gagne assez bien sa vie. Quand il pêche, mais... Après ce sera comme Dieu voudra. Je crois qu'il ne m'enverra pas mendier. »

« Oh, Seigneur Dieu ! » s'exclama spontanément Barozzo. « Après une vie de travail ! Mais la maison, elle est à toi au moins ? »

Le maître d'équipage était un homme qui n'aimait pas beaucoup parler de ses soucis.

« Si, on a un trou de rat à Cannaregio. Mes vieux me l'ont laissé et on y vit à quatre dedans... C'est mon unique bien. »

« Non, non. Il faut que ça change à Venise. Ce n'est pas juste qu'il y en ait qui s'engraissent et ne sachent pas où mettre leurs ducats et que d'autres ne trouve pas un peu d'assistance après une vie de labeur. Il faut qu'il y ait du travail pour tout le monde. Et les jeunes pourront aider les vieux, comme autrefois. Et les familles ne se déferont plus... Eh, mais on y pense déjà ! »

« Espérons... » dit Bellato d'une voix peu convaincue.

Le patron le regarda et sembla hésiter. Il le connaissait depuis si longtemps. C'était un homme honnête, pas très rapide mais travailleur, précis et respectueux. Très estimé dans sa paroisse, à ce qu'il avait entendu dire, et on lui demandait toujours des conseils et son avis dans le petit cercle de gens du peuple de son quartier. Mais avant de passer sur les bateaux ronds, il avait longtemps navigué sur les galères de la Commune et il avait donc été en contact pendant de nombreuses années avec ce milieu là... Il haussa les épaules et se décida à prendre le risque.

« Toi, qu'est-ce que tu penses de ceux qui nous gouvernent aujourd'hui ? »

« Mais, patron, ils y a des bons et des mauvais parmi ceux qui commandent. Cela a toujours été comme ça. Mais il me semble que cette fois, on a pas eu de chance : Les mauvais sont beaucoup trop nombreux. Trop d'avidité ! Il n'y a plus l'honnêteté d'autrefois ; ils veulent tous devenir grands et vite. Et il n'y a plus de considération pour les pauvres ; je pense toujours que c'est la Providence qui nous a envoyé cette épreuve et que nous devons la supporter. Mais quelques fois... »

« Alors tu penses toi aussi qu'il peut y avoir un remède ? Que la Providence, après nous avoir envoyé cette épreuve, peut nous aider un jour ? » Bellato regarda le patron d'un œil craintif comme s'il avait peur d'en avoir trop dit.

« Si seulement ce jour pouvait arriver ! Mais je sais que maintenant tout va mal pour tout le monde ; Tout le monde se plaint. Tout le monde devient hargneux. Quelquefois je pense que c'est le diable qui s'est déchaîné et j'ai peur qu'il n'y ait plus rien à faire. »

« Mais pourquoi veux-tu te résigner ? Si des braves gens, honnêtes, voulant le bien de la ville, se mettaient à la tête des bons et des honnêtes – et c'est sûr qu'il y en a encore à Venise – et chassaient les mauvais et peut-être avec l'aide de l'Eglise, les renvoieraient au diable qui nous les a envoyés pour nous persécuter, qu'est-ce que tu ferais ? »

« Je les aiderais ! Et j'en trouverais même beaucoup qui me suivraient. »

« Même s'il s'agissait d'utiliser les armes pour les chasser ? »

Le maître d'équipage eut un moment d'incertitude. Il regarda Barozzo en face, puis tourna son regard vers l'eau et se mit à tapoter de la main le bord du bastingage. Peu après, il se décida.

« Pourquoi pas ? Après tout, ce ne serait pas la première fois que je prendrais une arbalète à la main. Et je pense que s'il n'y a rien d'autre à faire... Même si je suis quasiment vieux... Mais qui est-ce ces bonnes gens dont vous parlez ? » Barozzo exulta.

« Je crois que tu me connais depuis longtemps et que tu me tiens pour quelqu'un d'honnête. Ne me demande pas de te dire des noms maintenant mais fais-moi confiance. Ceux dont je te parle sont des personnes loyales et expertes. As-tu déjà entendu parlé du Doge Lorenzo Tiepolo ? »

« Bien sûr ! Les gens disent encore maintenant que c'était un grand homme ». »

« Voilà, ces gens-là veulent revenir pour agir comme lui. La Commune pas seulement aux mains des grands mais à tout le monde. Et chacun selon ses capacités pourra occuper à nouveau le poste qu'il mérite et sera libre d'exercer, sans vexations, son propre métier et son propre commerce... Et les pauvres seront aidés comme autrefois. »

« C'est un grand beau programme et qui serait béni par le ciel. Mais vous, vous en faites partie ? »

« Voilà... oui, je suis avec eux. Tu vois, je n'ai plus l'âge de me faire beaucoup d'illusions ; mais pourtant il faut faire quelque chose. Chacun a son idée, mais je crois qu'une fois qu'on aura donné une bonne secousse, on vivra tous beaucoup mieux à Venise ; Maintenant, plus personne n'a confiance en personne et ils sont tous, comme des loups, prêts à se déchirer avec leurs crocs ».

« C'est vrai, c'est vrai, patron ! Il y a tant de suspicion partout. Regardez, moi par exemple. Il y a longtemps que je voulais vous parler mais j'avais peur . J'avais un peu compris quelque chose et vos paroles d'hier – un peu risquées,

n'est-ce pas ? – me l'on confirmé. Parce que moi aussi, ça fait un bon bout de temps que je pense comme vous. Et dans mon quartier il y a des gens exaspérés ! Il suffit d'un signe. Même le prêtre de la paroisse laisse s'échapper certaines paroles contre ceux qui... »

« Bien, Bellato » l'interrompt le patron. « Pour le moment, restons-en là. Il ne faut pas qu'on nous voie parler ensemble. L'écrivain est un grand espion. Quand on sera revenus, j'enverrai quelqu'un te chercher... »

« C'est bien patron. Comme je vous ai servi sur mer, je vous servirai sur terre. »

« Qu'est-ce que tu veux dire par « servir » ? C'est pour toi que tu dois le faire ! Pour toi. Souviens-t'en. » Et il se redressa, s'étira, se tourna d'un coup et se dirigea vers le château de poupe.

Il éprouvait le besoin, après la tension de ce tête-à-tête, de s'étendre dans son hamac et de remettre de l'ordre dans ses idées. Maintenant, il était plein d'ardeur. Si un homme aussi riche d'expérience et d'estime comme Bellato avait adhéré avec fougue à leur mouvement, cela voulait dire qu'ils étaient dans le vrai. C'était un acquit important cette adhésion si on tenait compte du nombre de personnes que le maître d'équipage pouvait faire descendre dans la rue. En bas dans sa cabine, il s'étendit, écouta le frémissement monotone et léger de l'eau contre le bordage, encore tout excité de l'issue heureuse de l'entrevue et il ne put résister à la tentation de se laisser aller rêver. Il se voyait entraîné de crier et d'agiter des armes devant le Palais, au milieu d'une grande foule. Et les autres, le visage livide, délogés des pièces et des salles où ils avaient organisé tous leurs abus, sortaient entre les gardes et étaient emmenés entre les deux haies de la foule. Et tout le monde alentour criait, plein de haine mais aussi d'allégresse. Il lui tardait tellement... Puis lui vint à l'esprit l'idée qu'il était en train d'entraîner dans une aventure risquée Bellato tellement confiant en lui et en ses amis... Sans doute, ceux qui tenaient les fils de la conjuration n'avaient pas les mêmes objectifs que ces gens, souvent des hommes du peuple qui les suivaient, et comme toujours leurs buts étaient moins scrupuleux quant à leur ambition et leur esprit de revanche...

D'un coup il eut l'impression de suffoquer sous la couverture. Il descendit du hamac et alla sur le pont. Le vent sifflait doucement dans les haubans par brèves rafales faisant battre par moments la voile. L'air était plein des cris des mouettes qui suivaient le bateau ; des nuages ronds et blancs voguaient avec lenteur sur le fond de l'horizon.

Barozzo regarda autour de lui et il lui sembla que tout ce complot et tous ses projets n'avaient aucun sens. Qu'il était inutile de s'agiter...